

UN NOUVEAU REGARD

Les jours sont des abricots, tièdes, lumineux. Il est tombé des trombes d'eau en octobre. Maintenant c'est l'été indien. Je tourne un peu autour de la maison et d'un coup ça me prend. Je glisse mon Laguiole dans la poche avec un sac plastique et je file vers la colline.

Une petite route monte entre deux vergers de cerisiers. A droite ils sont pourpres, en face orangés. Ces deux couleurs suffisent à mon bonheur. La route se transforme sans explication en un petit chemin de terre qui grimpe raide sous des chênes blancs. Les pluies l'ont défoncé. Je fais un bon kilomètre et le village apparaît en bas. J'aperçois les trois peupliers d'or derrière la maison. Mon cœur se serre, c'est mon père qui les a plantés. Dès que j'atteins la crête je m'enfonce dans le sous-bois. Le buis et les cistes griffent ma veste de treillis. J'adore cette odeur d'humidité et de bois pourri. Tout de suite je tombe sur une famille de safranés qui soulèvent prudemment les feuilles pour voir l'automne. Il n'y a pas eu de gel la nuit, ils sont sains comme l'œil. Je vais d'un pin à l'autre, déniche quelques sanguins. Avec mon Laguiole je les coupe le plus bas possible. Ils ne sont pas véreux, légèrement marbrés de vert, magnifiques. Avec de l'ail et du persil, je vais me régaler. Je descends dans une combe pour atteindre un bosquet de pins que je vais dépasser. C'est raide, très épais. Personne ne doit s'aventurer ici pour trois champignons. Je m'accroche aux branches des chênes verts. Tout d'un coup mon pied glisse sur un morceau de bois visqueux et je pars comme une savonnette. J'ai l'impression que je tombe pendant mille ans. Quand je m'arrête... Quand la broussaille m'arrête, je suis au fond d'un petit ravin. Je n'ai pas eu le temps d'avoir peur. Je n'ai pas celui de me relever. Une mallette en cuir noir, flambant neuve, est là, à trente centimètres de ma main. Et mes tripes savent déjà que cette mallette va changer ma vie...

Pour une fois qu'une chute va me rapporter quelque chose. J'ai beau m'habiller en « homme » et emporter fièrement avec moi le Laguiole de mon père, je n'en reste pas moins celle qui trébuche sur la moindre petite branche ou qui glisse sur la plus petite feuille. C'est comme ça, on peut dire qu'en quelque sorte, cela fait partie de mon charme ! Je regagne le chemin avec peine en tenant dans ma main l'intrigante mallette. Les sanguins sont éparpillés, certains sont même écrasés. Mes papilles devront attendre encore un peu. De toute façon, pour l'instant,

mon estomac est noué et mon cœur cogne fort contre ma poitrine. Mon pantalon est déchiré et quelques égratignures décorent mon genou gauche.

Comme j'aime à le faire lorsque je découvre avec joie une lettre dans ma boîte, je décide de ne pas me précipiter pour ouvrir la mallette mais d'attendre d'être de retour chez moi à l'ombre de mes peupliers, cachée au pied de la Sainte Baume.

Me voilà donc subitement transformée en un James Bond au look « chasseur provençal ». Il est vrai que j'ai une dégaine incroyable en veste de treillis avec une mallette en cuir noir à la main : l'espion parfait camouflé au milieu des pins. Je fais le chemin en sens inverse en pressant le pas. Je traverse à nouveau le verger mais ne fais plus attention aux cerisiers, pourpres à gauche, orangés à droite.

Arrivée dans ma cour, je pose avec précaution la mallette sur la table de jardin et l'examine sous toutes ses coutures. Le cuir est doux sous mes doigts et dégage cette odeur si particulière qui enchante mes narines. Pas de cadenas, il suffirait d'une simple pression sur le fermoir pour qu'elle me livre son secret.

A qui appartient-elle ? Que contient-elle ? Que faisait-elle tapie dans le sous-bois regorgeant de sanguins ?

Ma curiosité me titille et pourtant je refuse encore de l'ouvrir. Je sais bien que je vis là le meilleur moment, celui où je peux encore donner libre cours à mes rêves. Comme une promesse de bonheur à venir. Quelque soit son contenu, une fois que la mallette sera ouverte, elle aura perdu une grande partie de ce mystère qui fait son charme.

Quel est ton secret ?

Peut-être contiens-tu deux billets d'avion pour une destination lointaine vers laquelle je pourrais m'envoler ? Oui mais voilà, les plages de sable fin et les surfeurs bronzés à souhait ne m'ont jamais fait rêver.

A moins que tu sois remplie de billets. La fortune à portée de mains ! Enfin mon tour ! Oui mais avec les numéros des billets, la police remonterait certainement jusqu'à moi et comment expliquer cette coïncidence qui a fait de moi une femme riche ? Mieux que des billets, des lingots d'or. Cependant, le problème de leur écoulement n'est pas solutionné. Je ne peux dénicher la bastide de mes rêves et poser deux lingots sur le bureau du notaire. Quant à la solution qui consisterait à les faire fondre, je n'y pense même pas.

Je laisse mon imagination galoper au-delà des paysages de ma Provence natale. Mon labrador vient se coucher lascivement à mes pieds.

Mon Dieu ! Et si je trouvais, un doigt, une main, enfin quelque chose qui témoignerait là, au milieu de ma cour, que je suis devenue en quelques heures l'innocente complice d'un crime

atroce ? Je lis certainement trop de comptes-rendus judiciaires et mon intérêt pour les tueurs en série est en passe de me jouer des tours ! Il n'y a rationnellement aucune raison pour que cette mallette, d'autant plus qu'elle est neuve, contienne un morceau de corps humain.

J'abandonne donc mes divagations macabres pour revenir à des suppositions plus douces.

Une lettre ! Une lettre d'amour écrite par un ancien prisonnier en mal d'affection.

J'ai toujours eu un faible pour les « mauvais garçons », ceux dont mes parents me conseillaient de me méfier. Petite fille, je rêvais déjà en suivant les exploits télévisés de Mandrin. Adolescente, je me délectais devant les aventures de Robin des Bois en m'imaginant me transformer en Lady Marianne. Aujourd'hui, le milieu carcéral m'attire comme un aimant. Je voudrais pouvoir toucher, voir, comprendre.

Ce n'est pas de la curiosité mal placée, juste un besoin presque viscéral de soigner, de réparer. Apporter du réconfort, ou autre chose, donner un peu de soi à quelqu'un pour pouvoir combler ses manques et apaiser ses propres souffrances. Egoïsme ou altruisme ? Je n'ai ni le temps ni surtout l'envie de chercher en moi les réponses à cette question et préfère revenir à l'hypothétique lettre.

Il aurait caché à l'intérieur de la mallette la déclaration mille fois écrite en prison, espérant qu'une jeune femme maladroite la trouverait, l'ouvrirait et pourrait ainsi partager avec lui les premiers frissons de l'amour. Au-delà des mots, des images viennent à mon esprit. Je le vois venir vers moi en longeant l'allée de platanes qui conduit jusqu'à ma cour. Qu'attend t-il de cette rencontre ? Qu'espère t-il de moi ? Lui plairai-je ? Regarder le monde à travers ses yeux, être importante pour quelqu'un : n'est-ce pas le rêve de tout cœur solitaire ?

Rien qu'en y pensant, je m'imagine emprisonnée par deux bras protecteurs, menant une vie trépidante faite d'aventures et de passion.

Mais voilà, vivre dans la crainte d'être peut-être un jour à nouveau séparés, je ne sais pas si je pourrais m'y habituer. J'ai besoin de sentir la chaleur d'un corps contre le mien, de partager des fous rires, d'apaiser des larmes, de consoler, d'aimer. Comment y parvenir lorsque des murs épais nous séparent ? Comment survivre à la laideur des couloirs, à l'odeur des parloirs ? Un amour, aussi fort soit-il, peut-il s'épanouir dans de telles conditions ? Je ne sais pas. Je sais attendre mais...

Pourtant, mon cœur de midinette aimerait vraiment trouver une telle lettre.

Je reviens vers la réalité et poursuis tranquillement ma liste d'hypothèses plus ou moins farfelues.

Une carte aux trésors ou les premiers indices d'un jeu de piste ? Telle Amélie Poulain arpentant les rues de Montmartre, j'irais à travers la garrigue, entre les genévriers et les

romarins, à la recherche du prochain indice qui me conduirait enfin jusqu'au fameux trésor tant convoité.

Les étoiles ont doucement tapissé ce ciel d'automne. Je décide de laisser le mystère entier pour ce soir et, des feux d'artifice plein la tête, je rentre la mallette dans la cuisine pour la nuit.

Elle m'attend sagement le lendemain et c'est face à elle que j'avale une tasse de thé aux épices en rêvassant.

Il est ensuite temps de partir travailler en emportant avec moi ma précieuse découverte que je pose délicatement sur le siège passager.

Il me semble que je découvre pour la première fois la route qui me conduit à mon travail. En fait, ce matin, je l'emprunte avec un regard neuf et détentrice d'un secret qui, tout d'un coup, me revêt d'une importance toute nouvelle. Les chênes n'ont pas changés mais la façon dont je les contemple fait soudain toute la différence et j'ai l'impression que ce nouveau regard va m'ouvrir de nouveaux horizons.

Arrivée à mon bureau, j'allume machinalement mon ordinateur mais n'arrive pas à me concentrer. Aucun des messages qui attendent impatiemment une réponse ne parvient à capturer mon attention. Mon esprit vagabonde vers de lointaines contrées où j'ai rendez-vous avec l'amour et la fortune. Je sors de mon sac le petit miroir offert par mon père il y a maintenant de nombreuses années et contemple mon image. Le changement est quasiment imperceptible : peut-être juste un peu plus d'assurance dans le regard et le sourire un peu plus épanoui. Quoi qu'il en soit, je pense être la seule à avoir noté cela. Mes collègues n'ont certainement pas modifié leurs comportements, et pourtant je les trouve plus attentifs à mon égard. Les personnes dont je gère le patrimoine se montrent toujours autant insatisfaites. Cependant, aujourd'hui, je fais preuve d'un peu plus indulgente face à leurs demandes toujours plus pressantes. J'ai droit à quelques paroles aimables.

La journée se traîne entre courriers à traiter et factures à payer. Les minutes durent des heures. Enfin, il est temps de retrouver ma voiture et surtout la mallette. Bien que j'y ai pensé toute la journée, je n'ai pas plus d'idées quant à son énigmatique contenu et à son mystérieux propriétaire. C'est vrai ! A force de me concentrer sur le contenu, j'en avais oublié le propriétaire. Qui peut-il être ? Le retrouver me paraît être quasiment impossible, à moins que la réponse soit à l'intérieur.

La petite route serpente au pied du majestueux massif de la Sainte Baume. Je connais par cœur chaque virage. Les champs de blés se laissent bercer par le petit vent espiègle qui s'est levé. Pourtant, aujourd'hui, je ne m'arrête pas pour regarder ce spectacle magnifique qui

s'offre à moi au détour de chaque courbe. Je ne regarde pas plus le troupeau de moutons qui, comme chaque fin d'après-midi, m'accompagne sur un petit bout de chemin lorsque je rentre du travail. Un peu plus loin, la route arrête de serpenter et une vingtaine de platanes forment une haie d'honneur sur mon passage. Je caresse de ma main le cuir de la mallette posée sur le siège passager. Je n'ai pas rêvé, elle est bien toujours là. Et je sens, je sais que ma vie a déjà commencé à changer.

Je passe hélas beaucoup de temps dans ma voiture et en profite souvent pour réfléchir à des questions existentielles. Serait-il possible qu'une simple mallette puisse changer le cours d'une vie ? Si je partais à l'autre bout du monde, est-ce que je pourrais abandonner ma maladresse à l'aéroport ? Mes problèmes disparaîtraient-ils miraculeusement ? Bien sûr que non ! Je partirais ailleurs, le plus loin possible, mais en emportant ce que je suis, rien de plus, rien de moins. Ce ne sont pas les choses qui changent mais la manière dont on les regarde, dont on les appréhende. L'or, je le trouve en contemplant les épis de blé au mois d'août. Lorsque je parcours les routes de Provence, de Saint-Maximin à Saint-Julien le Montagnier, je traverse des paysages sublimes que je n'ai pas besoin d'aller chercher à l'autre bout du monde. Il me suffit de savoir les apprécier en volant quelques minutes à un emploi du temps trop chargé. Les tournesols qui s'offrent fièrement à la caresse du soleil, les coquelicots si fragiles et délicats, les lavandes odorantes et, pour seuls bruits, le vent dans les champs de blé et les cigales qui strident gaiement. Le bonheur à portée de vue. Un bonheur simple dont chacun peut profiter à sa guise.

Comme chaque soir, je retrouve avec plaisir la quiétude de mon village. Quoi qu'il arrive, je sais que mes trois peupliers sauront m'apporter le réconfort dont j'ai besoin. La mallette a regagné la table du jardin. Il fait encore très bon pour la saison. J'aime l'automne lorsque les forêts s'embrasent, parées de leurs couleurs rouges.

Le cuir de la mallette attire de nouveau mes doigts. C'est doux. Tout d'un coup, sans même avoir réfléchi, d'un simple geste, je l'ouvre. Je demeure stupéfaite en découvrant... J'aurais dû m'en douter : elle est neuve. Je peux peut-être faire illusion en tant qu'espion mais certainement pas en tant que détective !

Elle est vide.

Ce n'est pas ma vie qui a changé, c'est le regard que je pose désormais sur elle.